

ENTRETIEN / VALERIE KRAUSE - MÉFIEZ VOUS DE L'EAU QUI DORT

SI DIRE QUE LA FORME N'ÉGALE PAS LE SENS POURRAIT TENIR DE LA LAPALISSADE, VALERIE KRAUSE NOUS EN ADRESSE POUR AUTANT UNE PIQÛRE DE RAPPEL. AU TRAVERS D'UN UNIVERS ORNÉ DE BÉTON, D'ACIER, ET D'ALUMINIUM, L'ESPRIT INVESTIT LA MATIÈRE, L'ÉMOTION SE FROTTE AU MÉTAL. DANS UNE ÂPRE NÉGOCIATION, LA SUBJECTIVITÉ DE L'ARTISTE ET L'OBJECTIVATION DE LA FORME TENTENT ICI DE TROUVER UN TERRAIN D'ENTENTE.

Rebecca Lamarche-Vadel: Ton esthétique rappelle certaines œuvres du minimalisme, notamment par la réduction des formes et des structures que tu opères. Une autre similarité se retrouve dans l'approche globalisante de l'œuvre, qui rappelle ce que Donald Judd déclarait: «La seule chose qui m'intéresse est d'obtenir une œuvre qui constitue un tout»¹. Malgré ces traits communs, il me semble que ton travail se détache pourtant de ces préoccupations minimales...

Valerie Krause: Les minimalistes ont tenté d'atteindre l'objectivité, une clarté schématique, une logique irrémédiable et une dépersonnalisation absolue dans le processus de création. Au contraire, mon travail requiert de la subjectivité, une interrogation sur l'humain, et l'expression d'un travail empirique. Quand j'utilise des formes géométriques, je les emploie pour leur clarté, pour leur valeur identifiable et universelle, mais dans l'idée de les confronter à des surfaces amorphes ou indéfinies. Cela apparaît à quelques-uns comme minimal, mais ma voie pour explorer «la forme des formes» ne l'est pas. Donald Judd ou d'autres refusaient des réalités que je ne rejette pas, et ce n'est finalement pas parce que les formes sont réduites qu'elles sont minimales.

R. L.-V.: Comment appréhendes-tu dès lors ce que tu appelles «la forme des formes»? Qu'est-ce qui se joue dans la subjectivité que tu revendiques?

V.K.: Mon idée est de briser nos perceptions, nos attentes vis-à-vis de la matière. L'intérêt de toute chose est dans l'ambivalence. Tout ce qui nous entoure est en soi le signe d'une dualité, un espace indéfini. Je vais vers l'expression de cette ambiguïté. Rien dans ce qui nous entoure ne peut être appréhendé en des termes manichéens, notre monde ne se traduit pas en une gamme de noir et blanc. Aucune expérience ne peut se dire de manière radicale, les directions sont multiples, les solutions sont plurielles.

R. L.-V.: La poésie, très présente dans ton travail, est-elle une des armes disponibles pour exprimer l'indéfini?

V.K.: Oui comme métaphore et en tant qu'art de la confrontation. Les romantiques me touchent particulièrement, et parmi eux Caspar David Friedrich. Une de mes pièces, intitulée *ein Fester Traum*, confronte le monde du rêve, des songes, à une réalité directe, en prise avec les choses. Les romantiques, malgré l'arrière-goût de kitsch dont ils jouissent dans la culture populaire, la prétendue naïveté pour laquelle on les condamne fréquemment aujourd'hui, avait en eux l'expression d'une véritable rébellion. Une résonance radicale et directe s'obtient aussi de manière subtile.

R. L.-V.: Les éléments qui constituent tes pièces deviennent-ils alors les signes perceptibles de cette ambiguïté? Quels sont les moyens utilisés pour matérialiser l'ambivalence?

V.K.: Chaque matériau, chaque couleur, chaque forme constitue l'élément d'un langage. Il s'agit d'une présence, d'une diffusion, d'un rayonnement, ils sont les signes perceptibles et réalisés d'une émotion. Pour moi autant la structure de la forme, sa construction, que son point de gravité agissent sur l'émotion. Mon idée est de parvenir à élever le matériau, dans une lutte, par exemple, contre les lois de la gravité. Cette tentative peut donner l'illusion d'être libre, quand bien même cela demeure une illusion. Car la gravité est finalement en toute chose.

R. L.-V.: Ton travail engage d'après moi, un double processus. D'une part, la forme minimaliste – ou réduite – incite, ou force même, le spectateur à une démarche plus ou moins spéculative quant aux voies de lecture de tes pièces. Dans le même temps, il semble y avoir cette idée de dimension performative de l'œuvre. Y a-t-il quelque chose de particulier qui doit être lu dans tes pièces, et à quel moment sommes-nous, spectateurs, en mesure de le saisir?

V.K.: Mes œuvres sont des moments. Ces moments peuvent durer une seconde, comme des années. Je prends le matériel et les conséquences de sa transformation pour leur expression émotionnelle: l'acier représente la pesanteur, la lourdeur, l'aluminium est la lumière, le béton est l'expression du tendre et de la dureté.



Je joue avec la réalité des formes et des structures, mais aussi avec ma propre subjectivité, je me regarde regarder le monde. Mes pièces doivent se lire ainsi. Chaque surface et chaque matière a sa personnalité. L'art permet de créer des formes qui demeurent à côté du monde. Et, dans le même temps, la sculpture dépend des règles du monde, de leur réalité physique.

Par ailleurs une œuvre doit dire d'elle-même ce qu'elle est, et ce qu'elle peut aspirer à être. Il n'y a pas de principe philosophique derrière mes œuvres, elles interrogent les sentiments humains, la perception, une forme d'insaisissable. J'applique la même démarche pour les œuvres d'artistes dont je ne connais pas la démarche; je tente d'appréhender une atmosphère, ce qui m'est visuellement et émotionnellement donné. Nous vivons aujourd'hui dans un contexte qui nous offre une multitude de signes et de sens, et une œuvre contient une pluralité de niveaux de lecture, qui gisent là, afin d'être explorés. La connaissance des conditions de sa création, de ses règles, de son contexte constituent des secours évidents. Mais finalement nous demeurons seuls face à l'œuvre. Aborder

une pièce d'après sa forme permet de toucher son fond, de la faire résonner d'une manière ou d'une autre en soi.

R. L.-V.: Peut-on parler de l'Homme à travers des formes, des structures, l'espace?

V.K.: Je n'ai pas besoin de montrer l'évidence de la présence de l'homme, qui est là, en soi. Pour parler de l'homme, il n'est pas nécessaire de le montrer. Dans mes sculptures, on trouve sa présence, ses habitudes, ses tensions. La difficulté de la pensée humaine s'y retrouve. De nous tous, pas seulement mon journal intime, mais des problématiques universelles. L'idée de proportion est en soi un sentiment, et je pense que nous pouvons tous le ressentir. La légèreté ou la pesanteur d'un matériau sont des perceptions universelles, une histoire n'a dès lors pas besoin d'être contée. La matière et l'esprit sont unis, la forme est une voie pour figurer l'idée.

Je capte des moments. Je ne veux pas faire de différence entre le figuratif et l'abstrait; quand je regarde une œuvre figurative, j'y puise et j'y lis des émotions qui sont de toute façon

non-figuratives. Blinky Palermo m'intéresse pour son travail fragmenté, qui construit un certain univers, une atmosphère, un jeu avec des fragments de pensée, et cette pensée touche d'autres émotions chez le spectateur.

R. L.-V.: Tu poses la question du statut de l'artiste, entre retrait et implication, visibilité et absence dans l'œuvre. Certaines de tes pièces portent les marques ostensibles de ta main, d'autres semblent livrées là, brutes.

V.K.: Pour être un artiste, il faut choisir. Certains se considèrent comme des médiums et investissent plutôt un rôle de transmetteur. Dans une certaine mesure chaque artiste est un filtre, et, au meilleur des cas, un catalyseur. C'est pour cette raison que la décision est importante; le choix détermine ma place. Mon équilibre est dans un entre-deux; je vois ou ressens quelque chose, je m'en empare, je le développe, je le transforme, l'érige en sculpture, et décide du moment où cet objet devient une pièce.

R. L.-V.: Un artiste se doit-il donc d'assumer une certaine responsabilité, de sciemment prendre position?

V.K.: Oui. Mais je n'utiliserais pas le terme de responsabilité. La responsabilité de l'artiste se situe peut-être à l'instant où il décide qu'une pièce mérite d'être vue par d'autres. C'est toujours un moment très difficile. On doit alors montrer un stade, assumer un niveau de notre démarche, un des jalons qui mène vers l'objectif que l'on souhaite atteindre. C'est un pas avant d'évoluer vers d'autres directions. Mais j'ai un problème avec le fait de parler de responsabilité, je préfère parler de choix. Mes décisions sont le fruit de sentiments et d'une réflexion sur ces derniers, on ne peut dès lors parler de responsabilité. L'expression de mon choix se trouve concentrée dans la confrontation, l'intersection, le croisement, la zone de transition des matériaux. C'est l'endroit où, dans mes pièces, se situe le plus visiblement l'expression de ma décision. Ce point distingue concrètement une prise de position.

¹ • ENTRETIEN AVEC BRUCE GLASER ET FRANCK STELLA, *ART NEWS*, SEPTEMBRE 1966, PUIS REPRIS DANS *MINIMAL ART: A CRITICAL ANTHOLOGY*.

ILLUSTRATIONS :
HELLE NÄCHTE 2, 2008. O.T., 2008, GIPS/PLASTER, 63X130X130 CM.
O.T., 2010. BÉTON/CONCRETE, 95X115X67 CM